

Oedipe dans la Rue

Exclusion Sociale et Enfants de la Rue en Amérique Latine¹

Kurt Shaw¹²

Mars 2004

Le phénomène d'exclusion sociale occupe une place primordiale, dans la pensée des nouveaux mouvements sociaux sur l'étendue de l'Amérique Latine. Malheureusement, les hommes de sciences et activistes ont centré leur analyse sur le phénomène d'exclusion sur la base du capitalisme périphérique. De ma part, j'utiliserai les outils de la théorie critique pour examiner la logique et l'idéologie de l'exclusion. Cet article naît de mon expérience vécu auprès des enfants de la rue, et je considère que ces réflexions devraient être prises en compte parmi les autres mouvements qui s'occupent des populations pauvres et marginalisées.

Dans la rue, on ne peut pas s'échapper à la dynamique d'exclusion: des enfants dormant dans des égouts, frappés par des vigiles hors-la loi. J'espère montrer que la violence contre les jeunes sans abri remonte à une tradition ancienne pratiquée en Grèce Antique appelée *φάρμακος* (pharmacos), à travers l'image d' *Homo sacer* du Droit Romain semblable à celle de *Warguz* ou *Friedlos* de l'Allemagne Médiévale. Le crime, le bannissement et la résistance créent la matrice de l'exclusion et nous aident à comprendre, actuellement, la vie des enfants de la rue.

Bien que cette stratégie puisse sembler extrêmement érudite, je crois qu'elle nous offre des opportunités pour comprendre un phénomène aussi commun que brutal: le crime non justifié contre les enfants sans abri. Quelle est la structure idéologique qui légitime et justifie ce mal? Comment celui-ci devient-il acceptable, voire admirable, de brutaliser et molester les enfants parce qu'ils vivent dans la rue? Et le plus important, qu'est-ce que peut faire la Société Civile et les éducateurs de la rue pour prévenir ces massacres?

Nous trouvons un premier indice pour répondre à ces questions dans l'Ancien Empire Romain.

L'Homo Sacer

Dans la République Romaine, certains crimes étaient considérés tellement atroces que la sentence de mort était insuffisante contre le coupable. Au lieu d'une peine de mort pour le pire des crimes, comme le parricide, la Cité les répudiait. Non seulement le coupable perdait tous ses droits en tant que citoyen, mais aussi perdait son humanité. Chez les Romains, le concept d'

¹ Traduit par Ludovic Keutcha

² Kurt Shaw est Directeur Exécutif de Shine a Light, un réseau de près de 250 Organisations Non Gouvernementales oeuvrant pour les enfants de la rue et exposés aux dangers. Plus longue, la version espagnole des idées présentées dans cet essai a été préparé au bénéfice de ces ONG.

“humanité” allait au-delà du simple fonctionnement biologique du corps humain; il dépendait des rapports avec les autres, l’Etat et les dieux.

Si la loi punissait un criminel, ce dernier était dépouillé de toute relation avec les hommes. Par conséquence, il était réduit en un sang circulant et était appelé *homo sacer* qui signifie littéralement « l’homme sacrifié / sali ³»

Pomperus Festus, dans son proto-dictionnaire, définit *homo sacer* de la manière suivante :

« *Neque fas est eum immolari sed qui accidit parricidi non damnatur...* »

[Il n’est pas permis de sacrifier cet homme, mais quiconque qui le tue ne sera pas accusé d’homicide⁴]

Toute personne pouvait assassiner *l’homo sacer* sans crainte à la loi. En même temps, étant donné qu’il était dépouillé, il était exclu de tout rapport avec la divinité. Il ne pouvait pas participer d’aucun rituel, même pas en tant que victime expiatoire.

Dans la loi anglaise et germanique médiévale, nous trouvons une image similaire. Ces sociétés n’avaient pas de prisons. Elles répudiaient les criminels de la cité, en déclarant que tout citoyen qui voyait un tel homme pouvait le tuer sans conséquences. Le criminel désobéissait la loi (Fried) et il s’appelait « sans paix » (Friedlos). Il était identifié au loup, un autre animal privé de la paix et des relations humaines. Cette loi a inspiré le mythe de l’Homme-loup ou loup-garou (Agamben, 104-5). A la fin, la logique était la même : les pires criminels devaient être souillés et exclus de la race humaine.

Une question plus essentielle se pose : Comment déterminer les crimes graves ? Ce sont, selon Agamben, les crimes qui cassent véritablement la logique sociale (Agamben, Deuxième Partie, Chapitres 5-6). A Rome, l’obéissance au *paterfamilias* constituait la base de la loi – le père pouvait tuer ses enfants- et par conséquence, le crime parricide était le crime qui méritait la sentence la plus brutale. En Grèce Antique, l’interdiction de l’inceste était le fondement de l’Etat, donc Oedipe a été répudié par le rite de φαρμακος⁵. Dans la culture saxonne, fondée sur la préservation de la paix dans un monde de violence, la dynamique du *Fried* et du *Friedlos* structurait la sentence.

Les enfants de la Rue

La première connexion entre les enfants de la rue et *l’homo sacer* est évidente: Toute personne peut tuer un enfant de la rue sans peur de la loi. Pendant les années 80 et 90, les massacres à Rio de Janeiro et Sao Paulo attiraient l’attention de la Communauté internationale, mais la même

³ *Sacere* ne devrait pas être entendu au sens chrétien de saint. En effet, *sacer* tel de la racine « *K-D-SH* » et pouvait se référer aux choses aussi *saintes* que *souillées*. Voir précisément Mary Douglas, in *Purity and Danger*, NY : Routledge, 2002. Il y a un parallèle intéressant entre celle idée de sacrée et celle d’exclusion développée par Julia Kristeva, in *Power of Horror*, NY : Columbia, 1982, chapitres 3-4

⁴ In Giorgio Agamben, *Homo Sacer*, Stanford : Stanford University Press, 1998, p.71. Les futures références de ce livre se trouveront dans le texte de cet article.

⁵ Nous aborderons plus en détail ce mythe dans la suite du texte

tragédie resurgit actuellement en Amérique Centrale. A Tegucigalpa (Honduras) une ville de moins d'un million d'habitants, des bataillons de la mort ont assassiné plus de 3 millions d'enfants ces dernières années⁶. Dans d'autres villes d'Amérique Centrale, le nombre de morts est plus élevé, aussi bien à Bogota et qu'à Mexico. Ces deux villes, longtemps reconnues comme des centres d'urbanité et de culture, abritent des douzaines de bataillons de la mort. L'an dernier, lorsque je travaillais dans le bidonville de Cazuca au Sud de Bogota, 37 enfants ont été assassinés en une semaine⁷. Non seulement les assassins restent impunis, mais également personne n'ose dénoncer.

La décision d'analyser la Loi Romaine est révélatrice. La loi ne punit pas les assassins des enfants sans-abri car ils ne tuent pas des gens. Ils épurent seulement les rues. Un enfant de la rue est, dans le deuxième sens du « *sacer* », écarté et sali, "pas plus " qu'une ordure. Les maires des villes parlent sans ironie du souci de « nettoyer la ville de sa saleté » et de pratiquer le principe de « Zéro Tolérance » contre les enfants de la rue. Comme l'*homo sacer*, l'enfant de la rue a été exclu de tout rapport politique et humain.

Trouver un lien entre Rome et les rues en Amérique Latine est intéressant, mais c'est seulement lorsque nous analysons ce lien que nous parvenons à réfléchir sur les défis des enfants de la rue et les organisations en charge. La première étape est d'aborder la problématique de la loi : Quelle loi les enfants de la rue ont-ils enfreint pour mériter de tels sorts ? Qu'est-ce qui justifie leur rejet de la société ? Si la sentence de l'*homo sacer* dépendait sur la manière dont certains actes criminels discréditaient la société Romaine, comment l'enfant de la rue menace-t-il la structure de la modernité ?

Tout d'abord, nous devons reconnaître que la *favela*⁸ se place hors de la loi. Chaque pays traite les communautés illégitimes différemment, mais quelques problèmes sont constants : la *favela* manque d'une police de protection ; rarement l'Etat apporte des services de base tels que l'eau, l'électricité et l'éducation. Dans les sociétés médiévales, les personnes exclues construisaient des communautés loin des villes établies. Mais actuellement les favelas sont construites dans les frontières de la cité/ville, dans un terrain inutilisable et parfois dans les ruines à l'intérieur des villes dilapidées. La *favela* est déjà un lieu d'exil et la rue apparaît comme une option d'échapper à la répudiation, un exil de l'exil⁹

Bien que les *favelas* soient déjà un espace privilégié d'exclusion, les bataillons de la mort rarement sont à la chasse des enfants dans les bidonvilles. A Medellin, il y a un gang d'adolescents de classe aisée qui exigent aux futurs membres de tuer un enfant de la rue comme

⁶ L'ONG Casa Alianza a réalisé la meilleure œuvre en documentant ces massacres. Voir www.casa-alianza.org

⁷ Du 1^{er} au 08 septembre 2003. Les données achevées par l'ONG colombienne Taller de Vida

⁸ Chaque pays, parfois chaque ville, en Amérique Latine utilise une expression propre pour désigner les bidonvilles des banlieues qui environnent les villes. Au Peru, c'est le *pueblo joven*, au Venezuela, *barrio*, en Argentine, *villa de miseria*. Dans ce texte, j'utiliserai l'expression *favela* pour me référer aux communautés pauvres, dans ce sens là où il est devenu un mot utilisé en Anglais.

⁹ Je dois cette idée à Jocimar Borges, Directeur de l'ONG Pe no Chao (communication personnelle, Recife, Brésil, 8 Novembre 2002)

un rituel d'initiation¹⁰. Mais ces gangs exercent ces tueries dans les rues du centre-ville, et non pas dans les communes pauvres.

Si la favela est un lieu d'exil, la rue est l'exil de l'exil. Nous devons analyser quelles sont les lois qui justifient le processus de répudiation et d'épuration. Un enfant qui vit dans la rue viole les droits fondamentaux du capitalisme post-moderne, le rendant de facto un *homo sacer* contemporain.

La Favela

Des économistes estiment que leurs lois ont certains éléments communs avec les lois de la physique qui font des descriptions objectives du monde au lieu des efforts formels de contrôle. Toutefois, les démocraties capitalistes ont opté pour une série de valeurs qui se rapprochent de ces lois économiques, et l'exclusion des pauvres vers les *favelas* est une conséquence inévitable.

Commençons tout d'abord à traiter la pratique du « Libre Echange » une pratique affirmée par les lois étatiques qui est conséquente à la logique du capital. En 1994, le Mexique signait l'Accord de Libre Echange Nord Américain (ALENA) avec le Canada et les Etats-Unis. Selon ce Traité, le Mexique s'engageait à supprimer les droits de douanes et taxes d'importation en contrepartie de la suppression des taxes sur ses exportations vers ses pays voisins à économies développées. Tels que les économistes néolibéraux le prévoyaient, les *maquiladoras*¹¹ se sont précipités vers les frontières américaines et certains secteurs de l'économie mexicaine ont connu un essor considérable.

L'ALENA avait produit un autre effet : une grande partie des terrains au Mexique n'est pas particulièrement fertile, et les paysans mexicains ne jouissent pas des technologies de l'agro-industrie canadienne et américaine. De nos jours, le Mexique importe du maïs, du riz, voire du chili. Le Mexique ne garantit pas un niveau de vie acceptable pour les paysans, raison pour laquelle ils se voient vers les villes où ils élèvent des maisons de fortune dans d'énormes *favelas* qui environnent Monterrey, Guadalajara et Mexico City. Le Libre Echange a accru la production des industries, mais aussi l'exclusion sociale.

L'économie capitaliste nécessite de l'exclusion. Les chômeurs constituent une source de sécurité du capital, en prévenant toute organisation syndicale : au cas où les travailleurs viendraient à s'organiser, il peut arriver que l'entreprise les licencie et recrute un autre travailleur non qualifié et désespéré de la rue. Quand le capital ne paie pas un salaire proportionnel au travail, le premier augmente implacablement.

J'ai choisi d'utiliser le mot brésilien « *favela* » pour me référer aux bidonvilles à cause de l'étymologie exemplaire du mot. A la fin du 19^{ème} siècle, le Gouvernement brésilien avait manifesté une nécessité de recruter des soldats pour lutter contre les Canudos, un mouvement

¹⁰ Entretien avec l'ONG Fundacion Vivan los Ninos, Medellin, Columbia, 1er mars 2002

¹¹ Les *maquiladoras* sont des usines où les travailleurs Mexicains assemblent les articles uniquement pour les exporter vers les Etats-Unis.

révolutionnaire à tendance traditionaliste et rurale de l'Etat de Bahia. L'armée recrutait à la force des hommes pauvres de Rio en uniforme et les envoyait à Bahia, où ils ont gagné et éliminé l'une des dernières menaces de l'élite capitaliste et grandissante du pays. Au retour des soldats à Rio, le Gouvernement leur a promis des maisons et des terres en reconnaissance aux services rendus avec fidélité. Promesses non tenues, les soldats ont occupé quelques collines au centre de la ville et en ont fait leurs propriétés. Cette communauté installée sur les collines prenait le nom de « *favela* » qui évoquait la colline sur laquelle ils avaient campés à Bahia¹². La *favela* est, en tant que telle, un symbole d'exclusion qui trouve son origine dans l'Amérique Latine moderne.

Nous pouvons constater la même dynamique dans la construction de la ville de Brasilia (où les hommes démunis qui construisaient la ville n'étaient pas permis de l'habiter) et aux déplacements forcés des paysans par les guérillas et les groupes paramilitaires de droite en Colombie. En Amérique Latine, l'exclusion a été l'un des moyens le plus puissants de croissance du capital. Cependant, l'exclusion n'est pas uniquement liée aux déplacements ; il confirmait également le pouvoir de l'Etat. Le crime dans les *favelas* fonde la force de la police, il constitue une excuse à l'intervention des USA (tel que le Plan Colombia) et définit le grand espace commercial comme étant l'unique lieu dispensé du crime commun¹³.

Cependant, même si, la *favela* est la conséquence d'une exclusion fondamentale, nous devrions aussi reconnaître l'importante différence entre cette dynamique et celle de l'*homo sacer*. Les populations vivant dans les *favelas* sont *victimes* des lois économiques qu'ils ne violent pas. De même, elles ne constituent pas une menace au système qui les a exclus. Pour continuer notre argumentation, nous devons observer la rue.

Œdipe dans la rue

Toute personne qui voit la manière dans laquelle les habitants des *favelas* sont exclus de la vie de la cité (du point de vue économique et géographique) n'ignore pas qu'un problème se pose, et de comment les enfants sont cruellement affectés par cette injustice. Ils n'ont pas encore la « conscience » adulte de la justice. Ils veulent que le monde soit juste et égal. Certains enfants considèrent la rue comme une voie de sortie de l'exclusion, un moyen d'échapper à la pauvreté et à la misère ; mais aussi un moyen d'attirer la conscience d'une société qui veut les faire disparaître. En effet, aller dans la rue est une forme de *résistance à l'exclusion, une intention de participer à la vie de la cité*. Quand un enfant tente de s'échapper de l'exclusion, il/elle devient non seulement exclu, mais également souillé.

¹² Voir Licia Valladares « A genese de favela carioca : A producao anterior as ciencias sociais. » RBCS Vol. 15n, Outubro 2000. Disponible sur le site www.acielo.br/pdf/rbcsoc/v15n44/4145.pdf

¹³ Il semble que la meilleure analyse du rôle de la violence et des gangs dans la création de l'exclusion est Luke Dowdney : *Children of Drug Trade* Rio de Janeiro : Save the Children/ISER/Viva Rio, 2003

Lorsqu'il y a eu un mouvement de l'Occident d'Athènes vers Rome, cela a eu un impact sur l'idéologie de la famille. En Grèce, la majeure des responsabilités était l'Etat et la société. Les plus grands crimes avaient lieu lorsque quelqu'un (le plus souvent une femme à l'instar de Iphigénie, Médée ou Antigone) tentait de mettre les valeurs de la famille au-dessus du bien de la communauté. Le théâtre grec est souvent une tentative de résoudre ce conflit en faveur de l'Etat¹⁴.

Au contraire, la plus grande valeur pour les Romains n'était pas la communauté, mais la famille. Le plus grand crime était la subversion de l'institution familiale : Auguste condamnait les sénateurs d'avoir peu d'enfants. Il avait le souci d'avoir un plus grand nombre de gouverneurs de province, et aussi il se préoccupait de la décadence des valeurs de la famille. Nous voyons la même fétichisation de la famille chez Levy, Tacite, Josephus, et éventuellement chez les Pères de l'Eglise Latine.

L'Amérique Latine a hérité ce culte de la famille. Heureusement, nous avons abandonné la loi romaine qui permettait à un père de tuer son enfant sans aucune raison. Mais cette idée de la famille comme base de la société n'a été jamais combattue. Plusieurs parents (les mères en particulier) insisteront qu'élever les enfants constitue leur seuls et uniques fins durant toute leur vie. Que disent-elles des enfants qui luttent pour leur survie dans les rues et sont abandonnés à eux-mêmes ? Les assassins n'étaient jamais condamnés comme *homo sacer*, mais les hommes qui tuaient leur père en étaient : ils violaient la loi du *paterfamilias*. Nous condamnons les enfants de la rue au même titre que les Romains condamnaient le parricide, parce qu'ils outragent nos idées sur la sainteté de la famille.

Benedito dos Santos, dans sa magistrale étude comparative de la jeunesse sans abri à New York et Sao Paulo¹⁵, observe que dans la majorité des cas, la décision d'un enfant de quitter le domicile familial est le conflit entre l'autonomie et l'autorité de la famille. Plusieurs enfants soutiennent que ce n'est pas uniquement leur famille qu'ils rejettent, mais également l'autorité corrompue et hypocrite de l'Etat – du point de vue de la police, des écoles, des travailleurs sociaux. Le chaos dans les rues et places de la ville constitue une menace intolérable à l'hégémonie idéologique.

Quel est la conséquence pour qu'un enfant quitte le domicile familial vers la rue à la recherche d'autonomie ? Il devient responsable de sa vie, de la prise de décision, de la recherche de son revenu, l'alimentation, la construction d'une communauté et d'une entreprise. En psychanalyse, l'enfant a usurpé le phallus de son propriétaire légal (le père, la famille, l'Etat).

Cet acte d'usurpation du pouvoir du père nous renvoie à Œdipe. Je veux revenir à l'histoire de Sophocle afin que l'on oublie l'interprétation que Freud a inculqué aux lecteurs actuels.

¹⁴ Voir Daniel Mendelson, "The Bad Boy of Athens", *The New York Review of Books*, 13 Février 2003, pp. 24-28

¹⁵ Benedito dos Santos, *Ungovernable Children*, Mémoire de Doctorat, Université de Californie, Berkeley, 2002

A la naissance d'Œdipe, son père le roi eut une révélation terrifiante : son fils le tuerait et saisirait son pouvoir. Pour se protéger, le roi ordonna à un esclave de l'emmener vers les champs et de l'exécuter.¹⁶ L'esclave, un honnête homme, ne voulait pas tuer le bébé, et a remis Œdipe à un paysan qui l'élèverait comme étant son propre fils.

Lorsque le garçon devint un jeune homme, il voyagea à la cité, où, suite à un accident (non par intention perverse. selon l'interprétation freudienne), il tua son père. Etant donné qu'Œdipe était le plus héroïque de la cité, les gens lui donnèrent la couronne et la main de la reine, sa mère. Bien que le peuple ne sût pas la vérité, les dieux le savaient ; et ils condamnaient la cité pour les honneurs rendus à un tel incestueux.

Afin de calmer la colère des dieux, les hommes de Thèbes répudièrent Œdipe. C'était un rituel communément appelé *l'φαρμακος*¹⁷, pratiqué dans la Grèce Antique où les gens plaçaient leurs péchés sur la tête d'un homme et l'envoyaient au désert¹⁸. A la fin de l'histoire, Œdipe a tiré la leçon de son péché et s'est arraché les yeux pour se punir.

Pour le Grecs, ce n'était pas une histoire sur le désir et le péché dans une famille, raison pour laquelle j'insiste qu'on oublie l'interprétation orthodoxe freudienne. Le mythe montre que des individus, ignorants des conséquences de leurs actions, considèrent le destin comme aléatoire et brutal. Œdipe ne souhaite pas tuer son père, ne veut pas prendre son pouvoir, ne veut pas non plus épouser sa mère... Mais il est puni malgré l'innocence de ses intentions.

L'enfant de la rue se ressemble plus à l'Œdipe Grec qu'à l'Œdipe freudien. L'enfant de la rue fuit le châtement originnaire à la quête d'une nouvelle vie dans la ville, le lieu de citoyenneté et de participation, loin de l'exclusion de la *favela* (selon Œdipe, la campagne). Sans le souhaiter, cet acte usurpe le pouvoir du père et renverse l'autorité établie de la cité et de la famille.

Une fois que l'enfant se trouve dans la ville, il incarne l'injustice de la société et cela inspire un sentiment de culpabilité. Dans le mythe d'Œdipe, nous voyons cette conséquence à travers la peste envoyée par les dieux, mais les villes de Rio et Bogota n'ont pas besoin d'une divinité pour les punir. La saleté des enfants de la rue, leur mendicité nous poussent à une réalité que nous ne préférons pas voir : nous vivons dans une société fondée sur l'injustice. L'enfant de la rue incarne la honte dans la cité, et amène les gens à reconnaître ce qu'ils préféreraient oublier.

Dans le but d'apporter la prospérité à la cité, les gens châtaient Œdipe. La réponse au manque d'abri pour les jeunes dépend de cette forme de réflexion magique : nous devons épurer la cité de ceux qui violent la loi.

¹⁶ Il est intéressant de relever que le mythe d'Œdipe, tout comme la vie d'un enfant de la rue, commence par un bannissement pour préserver la sécurité des gens au pouvoir.

¹⁷ Le mot est étymologiquement lié à φαρμακον qui signifie "médicament" et "poison". Raison pour laquelle nous dérivons en anglais pharmacy et pharmaceutical

¹⁸ Le rituel est très similaire au bouc émissaire hébreu, avec la claire exception que les Grecs mettaient leurs péchés sur un homme, pendant que les hébreux les jetaient sur un animal. La meilleure analyse de ces analyses est de René Girard. Voir précisément *The Scapegoat*, Baltimore : John Hopkins, 1989.

Des personnes de bonne volonté reprennent les enfants de la rue vers leurs familles ou leur trouvent des maisons d'accueil. Les escadrons de la mort tuent à sang froid les enfants de la rue, sachant qu'ils sont *homines sacrae* ; la société les a abandonnés, et les assassins resteront impunis.

Le Désir et la Liberté

Le concept d'*homo sacer* nous aide à comprendre la légitimation de la violence contre les enfants de la rue, mais nous voulons toujours poser la problématique du désir – non le désir de l'enfant, mais celui du sujet bourgeois. Du fait que les enfants de la rue occupent un espace imaginaire de sacrés et de souillés, ils deviennent un champ de bataille, nous essayons de définir les valeurs contemporaines.

Je veux entamer cette réflexion en racontant un événement dont j'ai été témoin à Boa Viagem, le quartier le plus riche de Recife, au nord-est du Brésil. L'événement était réellement étrange, mais en même temps, un exemple d'une certaine forme d'attitude. Il était minuit. J'attendais un bus qui devrait m'emmener à Olinda, un quartier éloigné de la ville, quand un jeune garçon noir, âgé d'environ neuf ans, vint à l'arrêt-bus à demander un deuxième échange. Nous discutâmes pendant un moment – autant que possible pour parler entre l'excès de drogue qui avait troublé son esprit- quand vint un homme à l'arrêt-bus.

« Salut *Puto* !¹⁹ » dit l'homme au jeune garçon. « Pourquoi ne travailles-tu pas ? Tu joues toujours ! La vie n'est pas un bol de cerises ! »

L'homme s'approcha de l'enfant, forma un poing et voulait l'assommer. Les larmes coulaient du visage du jeune garçon.

« Hum ? hum ? Toujours en train de jouer ! *Prostitué*, je devrais te tuer, tu sais ? Oui, je vais te tuer. Tu sauras donc que la vie n'est pas un jeu.

Le garçon était toujours en pleurs, traversant doucement sur le bout du pavé. L'homme s'en moquait, formant encore son poing, mais finalement il a permis au garçon de passer ; l'enfant fuyait en pleurant. Parce qu'il était minuit et qu'il y avait quelques bus à rattraper, l'homme continuait à harceler le garçon qui avait seulement traversé la route pour s'asseoir. Le jeune garçon ne cessait pas de pleurer.

Comment peut-on comprendre la violence de l'homme ? Pendant plusieurs années - au moins depuis la publication d'*Alice in Wonderland*- l'enfance a été l'espace privilégié de recherche de nos propres désirs et fantaisies. Nous l'imaginons comme un moment d'innocence, plein de joie, et sans responsabilités adultes. De manière générale, cette fantaisie a profité des enfants, dans le

¹⁹ *Puto*: littéralement, “ prostitué male” le terme devient une injure générique tant en espagnole qu'en portugais.

sens que cela a transformé l'enfance dans une période de liberté et de croissance, mais il est important d'analyser l'aspect historique de cette fantaisie.

La rue intensifie cette projection. Pour comprendre la dynamique, nous revenons pour une seconde fois à l'idéologie du capitalisme libéral, plus précisément à la tension entre le désir de liberté et le contrôle exercé par les corporations et l'Etat. La démocratie capitaliste promet la liberté, mais nous savons que cela est pratiquement impossible. Nos responsabilités au travail, nos familles, le besoin en matières premières, les impôts, les lois. Pour devenir un citoyen d'un Etat démocratique libéral- dans le but de devenir adulte- nous devons laisser de côté une grande partie de notre liberté et de nos désirs.

Puisque les gens ne connaissent pas la rue, il apparaît un espace de liberté absolue, où personne ne doit jamais laisser tomber son désir. Dans cet espace de fantaisies, vous pouvez rire et jouer et tomber amoureux dans la mesure où c'est un lieu sans responsabilités. Cette fantaisie de la rue celle que nous voulons; mais que nous avons laissé de coté pour être adultes, des sujets capitalistes, et ce ressentiment est un puissant catalyseur de violence.

La haine vers les enfants de la rue est l'expression d'une des plus grandes tensions au sein du sujet capitaliste : le conflit entre le désir d'être libre et le désir d'obtenir des choses. La liberté imaginée de la rue sert comme une mémoire matérialisée de sacrifices que l'on constitue afin de devenir un élément du système. Nous espérons que leur souillure devrait conduire à la misère, mais en effet, les enfants quelquefois jouent et rient dans la rue. Au lieu de rester des exilés comme les *homo sacer* ou *Friedlos*, ils présentent leur apparente liberté face à la bourgeoisie.

Des leçons pour les Educateurs

La plus grande question demeure : que signifie cette réflexion pour ceux qui travaillent dans le cadre des enfants de la rue ? Par quel procédé pouvons-nous transformer notre œuvre en vue de réduire les dangers auxquels sont exposés les enfants de la rue et de favoriser leur insertion et leur liberté au lieu de l'exclusion.

J'utilisais une version beaucoup plus ancienne de ces idées en tant que document pour une classe d'éducateurs de la rue au Brésil, le groupe concluait que la première leçon était évidente : les enfants de la rue et les éducateurs de la rue travaillent pour un même but, la pleine participation des enfants dans la société. Lorsque les adultes disent aux enfants qu'ils commettent une erreur en quittant le domicile familial, ils dénie le désir de l'enfant de participer. Comme tel, notre pratique ne devrait pas encourager les enfants à *retourner* à leur ancienne exclusion ou exil, mais à travailler avec ces enfants pour *avancer* et découvrir de quelle façon nous pouvons contribuer à leur pleine participation dans la société.

Cependant nous devons regarder cette situation logiquement. En luttant contre l'exclusion de la *favela*, les enfants trouvent encore l'exclusion et la misère dans la rue. Dans la rue, un enfant trouve plus de misère et d'exclusion, il doit faire face au pouvoir de la police, les vigiles et les

personnes plus fortes de la rue. Et ils restent abandonnés au sort de la cruauté des vigiles qui les tuent à sang froid.

Tel que nous observions avec les notions d'*homo sacer* et de *Friedlos*, ce double exil signifie que l'enfant de la rue s'est approché du centre de l'idéologie contemporaine.

L'un des programmes pour les enfants de la rue ayant eu du succès en Amérique Latine est Projeto Axé (Salvador da bahia, Brésil), peut-être la première organisation à prendre sérieusement les enfants de la rue. Axé reconnaissait qu'il y a une chose réellement noble au sujet de l'effort de l'enfant de la rue d'avoir ce qu'il ou elle veut, pas pour s'établir dans la misère dénuée de tous sens, déjà laquelle il/elle avait été condamné. Reconnaissant toutefois que la rue ne remplit pas un désir de liberté et d'autonomie ainsi que celui du plaisir, Axé s'est résolue à trouver quelque chose : elle a trouvé une réponse dans les arts : les tambours, la sculpture, le dessin, et la guitare, et ce qui est devenu l'une des meilleures troupes de ballets au Brésil.

L'œuvre d'Axé se tourne autour des théories du psychanalyste Français Jacques Lacan et parle de l'exclusion dans le vocabulaire du Réel et de l'Ordre symbolique²⁰. Nous pouvons énoncer le même argument dans des termes que je développe dans cet essai. Comme l'enfant de la rue, les éducateurs à Axé reconnaissent que être renvoyé vers les *favelas* est injuste. Toutefois, on constate que la résistance crée de nouveaux problèmes – puisque l'enfant de la rue dans l'actuel *sacer* n'est pas seulement répudié et culpabilisé, il est également une cible légitime de meurtre.

L'art apporte une technique de résistance tout à fait différente : lorsque le *corps de ballet* de Axé se présente au théâtre, les enfants participent dans la vie de la société. Ils sont importants, respectés, visibles. Leurs voix et leurs protestations sont entendues. Plusieurs diplômés de l'Ecole de musique vont jouer en bandes (Salvador est l'un des centres de la musique brésilienne) ou bien constituent leur propres groupes musicaux. Non seulement cette option apporte une participation symbolique dans la cité, mais aussi destine les jeunes musiciens à être des acteurs économiques qui peuvent bénéficier d'une vie décente à partir de la musique. En contraste de l'exil symbolique et économique des *favelas* et de la rue, la musique et l'art offrent la participation.

A travers les arts, les enfants sont capables de défier l'exclusion sans devenir *sacer*. Personne menace de tuer un enfant qui dance sur un podium, il est plutôt applaudi. Quand les enfants de la rue jouent des tambours au Carnaval, les hommes qui auraient pu les tuer dansent avec eux dans les rues. Les rôles ont été inversés.

Au Brésil aujourd'hui, un bon nombre de mouvements sociaux mettent l'accent sur la catégorie de *cidadania* traduite littéralement comme « citoyenneté », mais plus exactement un mot utopique désirant une pleine participation dans la société.

²⁰ Bien décrit dans Ana Bianchi, Organizadora, Piantando Axee, uma proposta pedagógica. Sao Paulo : Cortez Editora, 2000. The principe is mieux souligne au Chapitre « o Desejo na Pedagogica do Desejo » rédigé par Antonio Candido

Pour Axé et plusieurs autres organisations, *cidadania* est la meilleure réponse contre l'exclusion. Il est important ici de revenir au contexte historique : pourquoi les Romains se sont-ils séparés de l'*homo sacer* ? Son humanité définit sa capacité à participer à la société. Comme telle, l'œuvre d'Axé est explicitement un effort de combattre la logique de l'*homo sacer* en faveur du droit de l'humanité sociale des enfants.

Ce que j'ai rédigé dans les derniers paragraphes explique le pouvoir de « la pédagogie du désir » d'Axé pour les enfants pris individuellement. L'œuvre de Axé s'efforce à renverser la logique d'exclusion en elle-même : *attaquer la loi qui justifiait en première place l'exclusion des enfants de la rue*. Comme nous disions antérieurement, il y a deux lois qui condamnent l'enfant de la rue en tant que *sacer* : Une loi économique qui déclare que la place du pauvre est dans la *favela* et une loi familiale qui confère le pouvoir uniquement aux parents.

Les jeunes artistes bousculent pacifiquement l'autorité parentale. L'art crée un espace dans lequel les enfants peuvent exprimer leur puissance, leur autonomie et ils sont reconnus sans menacer l'identité des adultes. De cette façon, une fille peut prouver qu'elle est capable et indépendante sans usurper tous les pouvoirs de ses parents. En ce sens, Axé rompt l'idéologie du parent *autoritaire* sans menacer le rôle des parents.

Dans le domaine des économies politiques, l'enfant-artiste s'engage dans la même subversion pacifique. L'exclusion des *favelas* est basée sur l'idée, selon laquelle les couches pauvres sont de simples ordures, qu'elles ne contribuent pas à l'avancée de la société brésilienne. Lorsque les enfants jouent la *batucada*, du *maracatu*, la *samba* et le *frevo* dans les rues, ils rappellent que la réalité de l'âme du Brésil vient des noirs pauvres. Si le Brésil s'évertue à exclure ses pauvres, il perd tout ce qui définit le Brésil.

Finalement, l'œuvre d'Axé n'encourage pas seulement la participation des enfants de la rue – qui constitue l'une des premières raisons pour lesquelles ils allaient dans la rue – elle casse également l'exclusion symbolique et économique qui motive le fait que les jeunes sont sans abri.

S'il nous revenait à désigner les meilleurs programmes pour les sans-abri et les enfants de la *favela* en Amérique du Sud – Taller de Vida, Colegio del Cuerpo, Mi Cometa, Circo Para Todos, Pe no Chao, Cores de Belem, Axee, Accion Educativa...²¹ – nous pourrions trouver une similitude entre eux : *Ces programmes joignent les arts à la politique de participation*. Le théâtre et la danse, le cirque et la musique deviennent des outils de lutte contre l'exclusion, utilisés pour rompre la logique de l'*homo sacer*.

La leçon de cette réflexion est simple : si vous devez combattre l'exclusion des enfants de la rue, nous devons accepter et affirmer que, aller dans la rue est un acte politique. Ces enfants menacent la structure idéologique du capitalisme postmoderne, et la réponse à ce fait n'est pas de les faire visibles, mais de leur donner des instruments politiques et artistiques qui favoriseront leur

²¹ Le détail de la méthodologie et la pratique de ces organisations est disponible sur le site www.shinealight.org.

insertion dans la société, et renverser la logique d'exclusion qui oppresse leur pairs et leurs familles.

BIBLIOGRAPHIE

1. Giorgio Agamben. *Homo Sacer*. Stanford : Stanford University Press, 1998
2. Ana Bianchi, organizadora. *Plantando Axeé , uma proposta pedagogica*. Sao Paulo: Cortez Editora, 2000
3. Mary Douglas. *Purity and Power*. NY: Routledge, 2002
4. Luke Dowdney. *Children of the Drug Trade*. Rio de Janeiro. Save the Children/ISER/Viva Rio, 2003
5. Rene Girard. *The Scapegoat*. Baltimore: JohnsHopkins, 1989.
6. Daniel Kristeva. *Power of Horror*. NY: Columbia, 1982
7. Daniel Mendelsen. "The Bad Boy of Athens". *The New York Review of Books*, 13 fevrier 2003
8. Benedito dos Santos. *Ungovernable Children*. Memoire de Doctorat, Universite de Californie, Berkeley, 2002.
9. Licia Valladares. " A genese da favela carioca: A producao anterior as ciencias sociais." RBCS, Vol. 15n Outubro2000. Disponible sur le site www.scielo.br/pdf/rbcsoc/v15n44/4145.pdf
10. Slavoj Zizek. *Did Someone Say Totalitarianism ?* London: Verso, 2000.